

Nos échecs avec la télévision Ylljet Alicka

Dans les années soixante-dix à Tirana, une bataille acharnée et sans merci a vu le jour pour parvenir à regarder la télévision. Les maisons qui disposaient d'un poste de télévision étaient très rares. Et cet objet de convoitise était systématiquement installé dans la pièce où la famille vivait et mangeait. Là se trouvait bien sûr la première difficulté : il était aisé d'imaginer à quel point il peut être ardu de s'incruster chez des gens toute la nuit pour se régaler des images diffusées par la boîte magique, juste parce qu'on connaît un membre de la famille ou même simplement un de leur proche.

Pour nous, la difficulté était encore accentuée par le fait que nous étions trois : Berti, Tosi et moi. Tous trois étudiants et inséparables. Nous avons rencontré toutes sortes d'échecs. Certaines fois, nous n'avions pas même l'occasion de commencer notre première approche pour se faire inviter autour du poste de télévision. D'autres fois, on échouait au moment de pénétrer l'appartement où résidait l'objet de nos désirs. À la suite de nos nombreuses expériences infructueuses, nous avons finalement compris que, avant d'entrer dans la phase d'action, c'est-à-dire avant de nous précipiter chez nos hôtes incrédules, il nous fallait connaître la réalité intérieure du foyer : les habitudes de ses occupants, la qualité des relations entre les différents membres de la famille, les manies de chacun, nos principaux concurrents, etc. Alors seulement nous pouvions élaborer une stratégie pour tenter de parvenir à nos fins.

Un jour enfin, après avoir gagné l'amitié d'un étudiant en médecine puis, grâce à sa sœur, obtenue la sympathie de leur mère, nous avons trouvé, pour un certain temps au moins, le point de chute idéal. C'était une jolie villa avec un jardin, où la télévision avait été placée dans une pièce à part. Nous ne dérangions donc personne. Pourtant, malgré ces conditions tout à fait favorables, le moment précis où nous pénétrions chez ces hôtes restait encore très délicat, voire dangereux. Nous avions en effet l'impression d'arriver là dans la clandestinité. Nous avançons un par un, sans faire de bruit, pour que le père de notre contact ne puisse pas nous entendre. C'était un homme connu pour son agressivité et son goût pour les querelles, particulièrement avec les visiteurs de son domicile. D'autant qu'on disait qu'il était devenu encore plus agressif depuis qu'il suivait une cure médicale très stricte contre l'alcoolisme. Chaque fois qu'il apprenait qu'il y avait du monde chez lui, devant sa télévision, il se mettait à crier et à gesticuler, jusqu'à ce qu'il réussisse à mettre les intrus à la porte, en dépit des prières de sa femme, de sa fille et de son fils. C'est pourquoi, avant d'entrer chez les amis du moment, nous étions obligés d'attendre dehors, dans une cafétéria, que notre coléreux se soit endormi. Et même alors, nous devions rester le plus discret possible.

Tosi, qui s'était renseigné sur l'état de ce monsieur, nous certifia que la cure de désintoxication était à l'origine de tels troubles du comportement. Une nuit, au cours de l'une de ses crises de violence habituelles, un miracle se produisit : il mit tous les étrangers à la porte sauf Berti, Tosi et moi. Le phénomène était incompréhensible, aussi

bien pour nous que pour le reste de la famille. Tosi et moi tremblions comme des feuilles. Mais Berti restait là, indifférent, comme s'il ne s'était rien passé, me faisant même un clin d'œil rassurant.

À partir de ce soir là, nous sommes entrés dans cette maison en toute sérénité et même avec une certaine dignité. Finie la clandestinité, terminées les entrées en cachette dans la villa si convoitée !

Nous sommes restés, Tosi et moi, surpris de l'attitude du querelleur jusqu'à ce que Berti nous en explique les raisons, quelque temps plus tard. Des consultations auprès d'étudiants en médecine lui avaient appris que, durant la cure, le patient abstinent est obsédé par l'idée de boire de l'alcool. Il est donc évident que, pendant cette période, offrir ne serait-ce qu'une goutte d'alcool au malade torturé et épuisé signifie, dans les faits, anéantir ses efforts, annuler les effets de la thérapie et ruiner la santé du sujet.

Avec cette maestria qui le caractérise, Berti avait donc décidé de profiter de cette situation à son avantage et celui de ses deux camarades. Il avait eut l'idée maligne d'apporter de temps à autre une petite bouteille d'eau de vie au maître des lieux. Une fois la stratégie révélée, il nous demanda bien sûr de contribuer, Tosi et moi, à l'achat de ces petits cadeaux. Très vite, il nous apparut tout à fait normal de nous cotiser, une fois par semaine, pour acheter du raki au père de notre ami, ce père de famille autrefois si effrayant et tellement aimable aujourd'hui. Semaine après semaine, ce dernier en réclamait de plus en plus. Mais nous étions trop heureux de pouvoir regarder tous les soirs la télévision sans avoir besoin d'inventer un prétexte quelconque comme la diffusion d'un « programme spécial ».

Malheureusement, ce beau rêve n'eut qu'une vie. Une courte vie. La haute conspiration de Berti fut bientôt découverte : la famille avait compris le manège ! La dégradation de l'état de santé du père bien-aimé ne pouvait avoir d'autre origine qu'une rechute. Et sitôt notre complot mis à jour, nous avons été privé d'accès au domicile, donc forcés de renoncer à leur poste de télévision. Accusés d'avoir aggravé l'état de santé de leur cher père, nous avons été chassés comme des malpropres, notre ancien ami nous traitant de « monstres déloyaux », de « véritables criminels ».

Alors, nous sommes longtemps restés sans pouvoir regarder la télévision.

Puis un jour se présenta « l'opportunité Moné », un ami de mon frère aîné. Malheureusement, dès la première rencontre avec sa famille, l'échec fut total. Encore une fois à cause de Berti. Nous fumes mis à la porte à la fin de la première soirée, avec interdiction formelle de nous présenter à nouveau dans ce foyer.

Notre prétexte pour nous faire inviter chez Moné avait été le concert de la chanteuse portugaise Amalia Rodriguez, diffusé ce soir-là vers 11 heures. Bien évidemment, ni Tosi ni Berti ne savaient qui était Amalia Rodriguez, mais ça valait la peine de faire semblant pour voir la chaîne italienne pendant trois heures. En cachette de mon frère, je dis à son ami que, mes deux amis et moi, nous mourrions d'envie de regarder Amalia Rodriguez et qu'on serait tellement heureux d'être invités le soir même chez lui. Pris au dépourvu, Moné ne put refuser.

Moné était le frère cadet d'une grande famille de six enfants. Cinq d'entre eux étaient déjà mariés et avaient eux-mêmes des enfants. Nous savions aussi que la télévision appartenait au frère aîné, qui l'avait rapportée de Hongrie. C'était un vieux poste Orion, qui datait des années soixante. Mais en fait nous ne connaissions rien du contexte dans lequel vivait notre nouveau « meilleur camarade », l'ami de mon frère. C'était un si gentil garçon qu'il m'avait répondu : « Eh bien, d'accord, si vous avez envie, pourquoi pas, venez donc ce soir ». Nous arrivâmes là-bas dès huit heures. On était en plein hiver et les gens rentraient tôt chez eux. Entrant chez Moné par le jardin, nous avons crié : « Monééé !... »

Moné sortit aussitôt, chuchotant d'une voix sourde :

— Il y a déjà du monde à l'intérieur. Ils sont venus voir un match de foot. Mais ça n'est pas grave, ça ira quand même. »

Sans faire de bruit, accompagnés par les « chut, ch...ch... » de Moné, nous avons rejoint la pièce sombre où trônait le poste de télévision. Il faisait nuit noire et seul l'écran de la vieille télé projetait sa lumière.

Le poste était installé dans une petite cuisine, où tous les membres de la famille étaient assis sur deux longs lits, disposés de chaque côté de la pièce. Six personnes étaient serrées sur chacun d'entre eux. Entre les deux, il y avait un autre petit sofa où la grand-mère était allongée. En face, le poste de télévision était posé sur une table qui servait aussi pour les repas familiaux.

Nous entrâmes dans la cuisine très respectueusement. Au début, nous ne voyions rien du fait de l'obscurité presque totale qui y régnait. Tosi trébucha sur le seuil de la porte en faisant un raffut incroyable. Il s'est immédiatement excusé, murmurant des mots presque inaudibles : « Désolé... heu... heu... j'ai pas vu... ». Nous saluâmes discrètement nos hôtes, mais personne ne nous répondit. Le temps de nous habituer à la pénombre, nous pûmes enfin distinguer combien de téléspectateurs étaient déjà installés. La famille de Moné avait posé tout le long des lits de petits coussins pour que les gens n'appuient pas leur dos à même le mur. À chaque instant, je redoutais que Tosi et surtout Berti ne fassent une bêtise.

À voix basse, Moné demanda à chacun de bien vouloir se serrer un peu plus pour faire de la place aux derniers arrivés.

— Si quelqu'un le souhaite, il est possible de venir à mes côtés, chuchota la vieille dame, enfouie sous une couverture dans le sofa, au fond de la pièce.

— Non, non, ce n'est pas la peine grand-mère, il y a assez de place ici.

La réponse fut immédiate et donnée par tous. En fait, il n'y avait pas vraiment de place. Mais nous nous sommes serrés quand même tous les uns contre les autres.

Le silence régnait à nouveau. Berti ne regardait pas la télé, il n'aimait pas le foot. Il scrutait la pièce et, par moments, fixait la grand-mère. La grand-mère faisait de même. Et vis même qu'ils se souriaient avec politesse.

— Est-ce que vous regardez l'émission ? Moi, je ne vois rien. En plus, je n'y comprends rien, dit la grand-mère. Mais, vous, regardez, regardez...

Berti respecta la recommandation de la grand-mère. Il se mit à regarder le match de foot. Mais il n'aimait vraiment pas ce sport et, ça avait beau être de la télévision, ça lui était difficile de rester tranquille. D'autant que tout le monde avait du mal à trouver une position confortable qui ne gêne pas ses voisins. Mais enfin, après que chacun ait maints fois déplacé sa tête, un compromis permettait à tous d'apercevoir l'écran.

Cette situation amusait Berti et, comme il s'ennuyait devant le match, il en profita ! Il n'arrêtait pas de bouger, ce qui obligeait ses voisins à faire de même. Je compris qu'il avait trouvé une nouvelle bêtise à réaliser. Je lui lançais aussitôt un regard réprobateur. Il en saisit le sens car il se tint tranquille un instant.

De son côté, Tosi se comportait comme un lapin, méfiant envers son entourage et tout ce qui pouvait lui être inconnu. « Ils vont sûrement nous casser la gueule », pensait-il. Il spécula alors sur la meilleure façon de contourner le danger, prêt lui aussi à faire des bêtises, plus sophistiquées peut-être que celles de Berti.

Après une demi-heure, Berti se remit à gesticuler. Par exemple, il posait ses mains sur ses hanches et se balançait de gauche à droite. Cela, bien sûr, dérangeait les autres, qui n'arrivaient plus à retrouver la juste position pour voir l'écran. La situation devenait suffisamment délicate pour que j'intervienne :

— Berti, je t'en prie... Mais qu'est-ce que tu as ?

— J'ai mal aux côtes. Je ne peux pas rester longtemps sans bouger. Comprenant qu'il devenait le centre d'intérêt de ce petit monde, il ajouta :

— Et cette diablesse d'Amalia, quand va-t-elle donc apparaître ?

Tout le monde le regarda avec antipathie.

Le frère aîné de Moné rentra à la maison vers 10 heures. La télé lui appartenait vraiment. À peine arrivé dans la pièce, il s'assit le visage collé au poste. Moné était parti je ne sais où. Cinq minutes plus tard, la belle sœur de Moné posa une assiette de pilaf sur la table, juste à côté de la télévision. Le frère de Moné, imperturbable, continuait à regarder le match. En même temps, il se remplissait la bouche de riz sans même utiliser de cuillère.

Nous suivions tous discrètement ses mouvements.

— Elle n'est pas mal, sa femme, me chuchota Berti.

Un peu plus tard, Berti constata que son voisin ne s'appuyait pas contre le coussin qui lui était attribué. Alors, il le lui vola tout en se frottant la barbe comme un personnage respectable, le regardant fixement dans les yeux. Comme il était malin, notre Berti ! Ce geste autour de son menton était censé lui permettre de montrer à l'autre qu'il n'avait aucun doute à avoir sur son honnêteté. Ce geste disculpait Berti de toute arrière-pensée quant à l'emprunt du coussin. Prenant un air méprisant, le voisin volé se rapprocha alors de son autre voisin pour essayer quand même de s'installer un peu confortablement, adossé à un bout de coussin. Bien évidemment, le fragile équilibre trouvé jusqu'alors pour l'emplacement des têtes de chacun fut totalement remis en cause.

Les sottises successives de Berti n'avaient pas échappé à l'œil vigilant d'un des frères de Moné, qui lançait régulièrement des regards empreints du plus grand ressentiment à l'égard de notre ami.

Vers dix heures et demi, la plupart des convives étaient déjà partis et les membres de la famille montraient d'évidents signes de fatigue, baillant même ostensiblement. Je fis signe à Tosi et à Berti. Maintenant, il nous fallait malheureusement partir. Mais ils ne se levaient pas. Les occasions pour regarder la télévision étaient si rares. Ils voulaient en profiter au maximum.

La grand-mère sortit de sous sa couverture pour ranger quelques affaires avant de se recoucher pour de bon. Elle regarda un instant les gens encore présents et dit :

— Bon, les garçons, vous pouvez continuer à regarder la télé. Moi, je vais dormir. Et elle posa la tête sur son oreiller.

Berti se tourna vers elle, la regarda un moment et dit :

— Mamoune, bonne nuit et faites de beaux rêves.

Comme si elle n'attendait que ces mots pour s'endormir, la grand-mère sombra immédiatement dans un profond sommeil, rythmé d'un fort ronflement.

Tosi et moi observions avec crainte les frères de Moné. Berti continuait à regarder la grand-mère, silencieusement. Il n'osait plus parler à cause des regards mauvais du frère aîné. Tout à coup, ce dernier dit d'un ton sec :

— Y a-t-il une raison particulière pour que vous restiez si longtemps chez nous ?

Tosi prit la parole :

— C'est Amalia Rodriguez, elle donne un concert ce soir, sur la chaîne italienne...

Le frère de Moné fit une grimace. Il ignorait qui était Amalia Rodriguez. À son tour, Berti jugea bon d'intervenir :

— Personne à Tirana ne peut aller se coucher ce soir avant la prestation d'Amalia Rodriguez. Surtout pas nous. Voilà une semaine que nous attendons tous ça !

Personne n'était convaincu par ces propos enflammés. La situation devenait de plus en plus tendue. Tosi et moi avons surenchéri sur le génie de cette chanteuse portugaise. Nous attendions avec impatience son apparition à l'écran.

La catastrophe survint à vingt-trois heures précise. Bien entendu du fait de Berti. C'est à cette heure-là que devait commencer le concert. Berti, qui ne comprenait pas un seul mot d'italien, s'exclama dès l'apparition de la présentatrice :

— Ah, enfin ! Amalia, Amalia, ça fait si longtemps que je ne t'avais pas vue !

(En même temps, l'œil sarcastique, il regardait les frères en coin.)

— Qu'est-ce que tu racontes ? De qui tu parles ? ! cria, énervé, un frère de Moné.

Je réalisais ce qui se passait avec un petit retard. En me penchant vers Berti, je lui chuchotais :

— Fais gaffe, Berti, c'est pas Amalia Rodriguez mais la présentatrice !

Mais Berti ne se préoccupait plus que du frère qui lui avait crié dessus. Il ne m'entendait pas. Il ajouta en fanfaronnant :

— Comment ça, de qui je parle ? Vous ne connaissez même pas le visage d'Amalia Rodriguez. Vous qui avez la télé. Et vous prétendez être des gens cultivés !

Ça y était, Berti les avait insultés.

À force de signes, je réussis enfin à lui faire entendre que cette femme n'était pas Amalia Rodriguez mais la présentatrice des programmes. Mais c'était trop tard : la famille de Moné, qui regardait cette chaîne tous les soirs, était très familiarisée avec le visage de la présentatrice Le frère cadet, livide et tremblant, s'adressa à Moné :

— Moné, dis-moi, d'où tu les sors ces rigolos ?

Apparemment, Moné craignait plus encore son frère que nos insultes à sa famille. Il chercha à expliquer les connexions entre lui et nous, mais sans succès. C'est alors que le frère aîné se leva et éteignit la télé. Sans nous souhaiter bonne nuit, il sortit de la pièce. Quand Moné eut allumé la lumière, je vis que Tosi s'était discrètement éclipsé. Encore une fois, on allait nous chasser comme des malpropres. Scandalisé par sa conduite impardonnable, je tirais sèchement Berti par la manche. De son côté, Tosi nous criait depuis la porte du jardin :

— Courez, vite, courez ! ils vont nous casser la gueule !

Nous sommes sortis sans demander notre reste.

Berti s'était bien rendu compte de la situation impossible dans laquelle il m'avait mis. Mais il ne voulait pas l'admettre.

— Dis donc, on dirait que toi non plus tu ne savais pas du tout qui était Amalia Rodriguez ! me lança-t-il dans la rue.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Tu aurais quand même pu me prévenir plus tôt ! Le frère de Moné, cette ordure, n'aurait pas eu le dernier mot. Et surtout d'une manière aussi humiliante pour moi. On s'est mis dans un beau merdier et on ne savait même pas qui était cette pute portugaise ! De toute façon, de ma vie, je n'ai jamais rencontré de gens aussi incultes...

Sur ces mots, Berti termina son aparté. Pour nous reconforter, il nous offrit ensuite une soupe aux moules. Nous avons mangé sans un mot. C'était lamentable. Puis nous nous sommes séparés.

Nos échecs avec la télévision Ylljet Alicka

Traduit de l'albanais par l'auteur

Prix du Public Salon du Livre des Balkans 2016